

Françoise Giroud (1916 – 2003).

Un destin : de la presse à la politique.

Une identité plurielle : « J'ai beau faire, tout m'intéresse » Paul Valéry



Par : Nicole Lucas,

Historienne

Sommaire

Françoise Giroud (1916 – 2003).....	1
I. Une femme en son siècle :	1
II. En quête d'une reconnaissance intégrative :	2
III. Souffrances cachées ou avouées :	2
IV. Une femme et des femmes :	3
V. Le travail, passionnément :	3
VI. Elle : 1946 -1951 -1953 :	4
VII. L'Express à partir de 1953 :	4
VIII. Vers la politique, « la cause des femmes » :	5
IX. Conclusion :	6

I. Une femme en son siècle :

Françoise Giroud, née sous le nom de Lea France Gourdjji, le 21 septembre 1916 à Lausanne, en Suisse, est morte le 19 janvier 2003 à l'hôpital américain de Paris à Neuilly-sur-Seine. Elle obtient la nationalité française en 1964, à 48 ans ! Juive à la naissance, elle est baptisée des années plus tard.



Son père, Salih Gourdjji, directeur de la première agence de presse turque indépendante, l'Agence télégraphique ottomane, à Constantinople, est issu de l'une des cinq cent familles juives sépharades de Turquie ; il a participé au mouvement « Jeunes Turcs », parti politique et révolutionnaire et doit quitter la Turquie. Il admire profondément la France ; après des études de droit à Paris, il épouse Elda Faraggi, de Thessalonique, aux origines russes fille d'un médecin-major, colonel dans l'armée turque.

Mais ce père meurt précocement le 9 février 1927, ce qui met sa mère en graves difficultés financières.

Élève au lycée Molière (Paris), Lea France Gourdjji décide alors de travailler, à quatorze ans, et quitte l'école. Après un diplôme de dactylo décroché à l'école Remington, elle est d'abord employée dans une librairie du boulevard Raspail à Paris où elle rencontre Marc Allégret ce qui lui ouvre l'univers du cinéma

On peut essayer de comprendre un peu sa personnalité, par les commentaires de ses contemporains : **autant d'hommages comme un portrait esquissé.**

« Pour les gens qui ont débuté avec elle comme moi, c'était un modèle » Michelle Cotta, 2003

« Capacité qu'elle avait de résumer une situation » Jean-François Kahn 2003
 « Le pistolet n'est pas loin. Mais sous contrôle, toujours sous contrôle » Jacques Juillard, 2003
 « Une grande dame un peu distante qui met un coussin d'air autour d'elle, qui se protège des indiscretions et des familiarités » Eliane Victor, 2003
 « Elle a libéré le journalisme d'une hégémonie virile » Yves Sabouret, 2006
 « La femme faite journal » Jean Lacouture, 2009
 « Elle visait juste, voyait clair, et son sens de la formule était redouté... Françoise Giroud était aussi capable d'enthousiasme » communiqué de François Hollande, 2003
 « Elle avait le flair politique, elle était le journalisme avec un grand J » Christiane Collange (sœur de JJ SS)
 Entre velours et griffes... Elle n'avait qu'une ligne de conduite: être de son temps, dans l'action, s'engager... » P. Vavasseur 20/01/2003
 « Une femme que j'admirais et qui a pris à cœur son nouveau métier » Sylvie Pierre-Brossolette 2011
 Elle ouvre à deux battants la porte de la vie de la France au rôle des femmes » Valéry Giscard d'Estaing, 2006
 « Nous venons d'apprendre le décès d'une grande dame » François Bayrou, 2003
 « Pour elle, la vie est un combat » Jean Daniel 2003
 « Françoise, c'est une forteresse. Quand elle vous aimait, elle vous défendait par tous les moyens » Bernard Henri Lévy

II. En quête d'une reconnaissance intégrative :

Elle a l'idée d'être parfaitement intégrée à la France, mais la mort de son père, les difficultés et le déclassement que cela entraîne pour sa famille, lui donnent l'énergie nécessaire pour s'en sortir.



« On ne comprend rien à Françoise Giroud, c'est ma conviction, si l'on oublie que le milieu, la famille, le sexe, les origines étaient considérés par elle comme autant de handicaps, d'obstacles et même de prisons. C'est le fil d'Ariane. La petite Françoise a pris conscience qu'il fallait réussir pour survivre... » Jean Daniel 2003



« On vit très bien sans des études. On vit très bien sans savoir qui est Ptolémée... La question n'est pas là. Elle est dans la représentation que l'on se fait de soi. D'ailleurs, c'est la question de toute la vie... » Françoise Giroud

III. Souffrances cachées ou avouées :

Il faut toujours avoir en tête ce que sa mère, qui a eu une grande importance dans sa vie, lui répétait : « Garde tes larmes pour plus tard ! »

Il y a les blessures de l'enfance dont elle disait : « L'enfance, ça vous remonte si vite à la gorge. Il faut la garder pour soi. C'est comme les larmes ». Puis vinrent les questions sur les racines, sur l'identité, les souffrances de la vie mais avec l'idée de ne jamais se plaindre,

Alors âgée d'un peu plus de vingt ans, elle tombe amoureuse d'Élie Nahmias, mais la famille de celui-ci refuse le mariage car il convient d'épouser dans son milieu et sa culture. Elle en a cependant un fils caché, qui malheureusement décède d'un accident de ski en 1972. En 1947, elle se marie avec Anatole Eliacheff, producteur de cinéma, dont elle a une fille Caroline. Dans les années 1950, sa rencontre avec Jean-Jacques Servan-Schreiber avec qui elle collabore à l'Express reste la grande passion de sa vie, avant qu'il ne la quitte. Jean-Jacques Servan Schreiber son grand amour, mais cela ne l'a pas empêchée, très exigeante avec elle-même comme avec les autres, de lui faire réécrire cinq fois un article, lorsqu'elle dirige l'Express.

Plus tard, elle connaît un certain apaisement avec l'éditeur Alex Grall, mais celui-ci décède d'un cancer en 1984.

IV. Une femme et des femmes :

Elle vit dans un univers de femmes :

Il y a d'abord sa mère Elda, sa sœur Djenane dite « Douce » ; celle-ci a été très active dans la résistance. Arrêtée, déportée à Ravensbrück elle meurt d'épuisement, peu d'années après son retour. Françoise a aussi fait un peu de résistance, mais ne l'a pas fait reconnaître ;

Et

Hélène Lazareff (compagne de Pierre Lazareff, patron de France-Soir) ; obligée d'aller aux Etats Unis pendant la guerre, elle y découvre la presse américaine et rapporte en France le style du magazine « Vogue ». Elles vont former une équipe solide à la tête de « Elle ».

Edmonde Charles-Roux (femme de lettres, épouse de Gaston Deferre) : appui efficace de Françoise au moment de sa vie avec son mari russe. Celui-ci est emprisonné à la Libération comme collaborateur économique; Edmonde aide Françoise à le rencontrer en prison, et facilite sa libération anticipée. Françoise lui vouera une amitié indéfectible.

Sylvie Pierre -Brossolette qui l'accompagne dans ses fonctions politiques

Micheline Decaux, Florence Malraux, Eliane Victor (journaliste de télévision, première femme de Paul Émile Victor), amies fidèles et, à la fin de sa vie, Alix de Saint-André, journaliste

V. Le travail, passionnément :

« Je suis tombée dans le travail; si j'ose dire, à quatorze ans et n'en suis pas toujours sortie. C'est le rythme de mon existence. Le travail a tissé ma vie » 2001

Écrire : *« l'écriture a été mon arme de combat » ; « ce n'est pas de la sous-littérature, c'est un genre. »...« Électriser le style journalistique »... « Être réactive, incisive, courte, surveiller l'actualité, avoir les bons réflexes devant les informations, savoir analyser son travail... »*

Elle savait aussi, lorsque cela lui semblait nécessaire, réécrire son travail.

Elle a même écrit pour le chanteur Andrex, ou pour Loulou Gasté, pygmalion, puis époux de Line Renaud.

« Elle voulait de l'affirmatif, du concret, de l'incisif » Jean Daniel 2003

« Ce que recherche Françoise, c'est mêler la concision à la trouvaille » Albert Camus 1954

« Travailler, ce n'est pas seulement gagner sa vie, c'est aussi une porte ouverte sur le monde, un monde multiple qui vous appartiendra si vous lui tendez la main. » Françoise Giroud

« Artisane, oui, bricoleuse, rapide, organisatrice, abeille butineuse, à l'affût, toujours en mouvement » Laure Adler



Elle était aussi une femme « glamour » (terme inventé par elle) ; on lui a souvent reproché son élégance, ses parfums (Vol de nuit de Guerlain), son style parisien et ses goûts de luxe.

Elle a commencé à gagner sa vie en faisant de petits boulots, notamment du secrétariat dans une librairie. Puis, grâce à ses relations, Marc Allégret l'introduit d'abord auprès d'André Gide dont elle devient un temps la secrétaire. Puis elle commence une carrière dans le cinéma à Paris. Dès 1935, sous le nom de France Gourdjé elle apparaît dans le générique du film Baccara d'Yves Mirande. Puis elle devient la première femme française scripte de cinéma en étant la script-girl de Marc Allégret et de Jean Renoir, dont elle est l'assistante-metteur en scène à partir de 1937 (le nom de Gourdjé apparaît notamment au générique de *La Grande Illusion*), puis de Jacques Becker, dont elle est coscénariste puis scénariste sous le nom de Françoise Giroud ; ces différents métiers lui font découvrir son talent pour l'écriture.

« Ce que j'ai reçu de Renoir, c'est la révélation de mes virtualités. En fait, c'est le premier homme que j'ai respecté » affirme-t-elle plus tard

Pendant la guerre, elle commence à écrire comme pigiste dans la presse (Paris-Soir), Elle se tourne peu à peu vers des territoires qui étaient traditionnellement masculins jusqu'ici, puis vers la politique.

La presse

VI. Elle : 1946 -1951 -1953 :

Le journal Elle : la *grande aventure*, avec Pierre et Hélène Lazareff, et tous les collaborateurs. « On vivait souvent ensemble... » Il régnait un parfait équilibre entre les hommes et les femmes.

C'est un moment de sa vie qui l'a beaucoup marqué ; le style qu'elle a apporté au journal avec Hélène Lazareff va influencer toute la presse féminine. Pour innover dans un style magazine : on introduit le contact avec le lectorat, parlera des derniers romans, et films. À côté de sujets plus « populaires », on ose aborder des sujets nouveaux : les sans-logis avec le travail de l'abbé Pierre, le divorce, l'avortement...

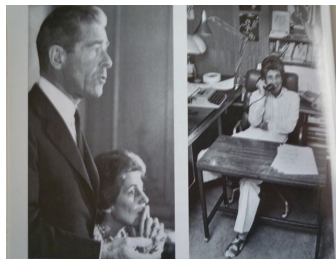
Entre 1946 et 1951 elle écrit des articles pour inciter les femmes à s'emparer de leurs nouveaux droits : « Votez » ... « sortez de chez vous » ou fait campagne pour l'hygiène dans les foyers « *Les Françaises sont-elles sales ?* » 1951

1952 elle ouvre des pages à l'Abbé Pierre ; en 1969 paraît un article de Benoîte Groult (drame de l'avortement). 1979 : création d' « Action contre la faim ».

Françoise et Hélène apportent à *Elle* modernité et ouverture, tout en se tenant à l'écart du féminisme militant. Plus tard, quand elle est au ministère, elle fait adopter de nombreuses mesures en faveur des femmes, du statut des femmes, des femmes célibataires en particulier.

VII. L'Express à partir de 1953 :

Une autre expérience de presse n'ira pas sans quelques déchirures : Hélène ne comprend pas que Françoise quitte Elle. Passion et travail se mêlent alors.



Elle a beaucoup porté Jean-Jacques Servan-Schreiber.

Elle veut faire de ce nouveau journal un *news magazine*, dans une approche généraliste, mais renouvelée. Ainsi, Christiane Collange, sœur de JJSS, s'occupe de la partie féminine à partir de 1954.



En 1954, c'est la « Toussaint rouge » en Algérie. L'Express parle des peuples luttant contre le colonialisme. Un des combats majeur du journal reste la dénonciation de la torture, pendant ce qu'on a tenu à appeler « les événements en Algérie », et période où on nie, des deux côtés, l'existence de la torture.

« *Torturer est une intense satisfaction que se donnent certains individus dans des situations données. Nous sommes dans une situation où quelques hommes peuvent en jouir pleinement, au lieu d'être internés dans des hôpitaux psychiatriques. A vous de décider si vous acceptez d'identifier le pays à ces hommes.* »

Publié par F Giroud dans l'Express, Récit de Léone Mezurat, 16 août 1957

« *Dans un accès de colère ou de douleur on peut tuer. On ne torture pas. La torture est une opération qui mine à froid, et qui conduit celui qui la pratique à plus haute jouissance. Elle s'accompagne, presque toujours, d'injures immondes, car elle est obscène comme le désir qu'elle déclenche. Aux consciences inquiètes qui seraient tentées de répondre: je suis contre la torture en général mais ..., il faut dire, parce que c'est vrai, il n'y a pas de mais...* » Editorial, 16 août 1957

Elle invite de grandes personnalités à collaborer à l'Express. Ainsi François Mauriac y publie 500 bloc-notes, Albert Camus 55 articles de 1955 à 1956 ; d'autres plumes célèbres sont accueillies : Jean-Paul Sartre, Pierre Viansson-Ponté, Jean Daniel.

Mendès-France publie son nouveau et vigoureux réquisitoire contre la guerre. Il veut négocier et faire la paix en Indochine (un an plus tard, ce sera Diên Biên Phu). Un club de pensées mendésiste est également accueilli dans les pages du journal.

Toutes ces personnalités constitueront une équipe autour d'un couple complémentaire.

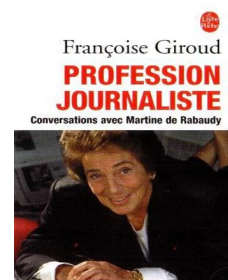
Elle est une pionnière, et c'est la « **Patronne** ». Catherine Nay ou J F Khan y font leurs premières armes de journalistes. C'est, dit Jean Daniel, « *Une volonté armée d'un sourire.*

Elle apporte un nouveau style d'écriture, de nouvelles équipes d'hommes et de femmes : elle fait confiance aux gens compétents.

« *...je mentirais si je disais que je n'ai pas aimé une certaine forme de pouvoir, mais celui de pouvoir faire et de pouvoir entraîner»*

« *Il s'agit toujours de stimuler et d'inspirer confiance »*

« *Un bon journal, c'est une passion »*



Elle quitte l'Express pour y revenir un peu plus tard. En 1970, il tirait à 500 000 exemplaires.

La politique

VIII. Vers la politique, « la cause des femmes » :



Après que JJSS l'a quittée, elle se tourne vers la politique. Valéry Giscard d'Estaing l'appelle au gouvernement, contre l'avis de Jacques Chirac. Elle devient la première femme nommée au secrétariat à la condition féminine de 1974 à 1976, puis Raymond Barre lui propose le secrétariat à la culture de 1976 à 1977.

La mère de Giscard, ses filles avaient dit à leur fils et père, qu'il était temps que les droits des femmes soient pris en compte en politique. Valéry Giscard d'Estaing avoua, en parlant de la nomination de deux femmes (Françoise et Simone Veil) au gouvernement, « qu'il le devait bien aux femmes de France ». En effet, elles avaient voté pour lui à plus de cinquante pour cent. Le contexte est important (mobilisation multiforme des femmes) ; MLF, 1975 est l'année internationale des femmes. En 1974, il y a 9 % de femmes dans le gouvernement. !

Elle travaille alors en même temps que Simone Veil, non sans quelques frictions entre ces deux fortes personnalités, mais leur collaboration complémentaire améliore la vie et les droits des femmes.

Sur les *cent mesures* proposées par F Giroud, une trentaine, les plus importantes, sont adoptées. Elles concernent la santé, l'éducation, les conditions de travail des femmes, le statut des femmes d'agriculteurs, l'entrée des femmes dans certaines carrières jusqu'ici chasses-gardées des hommes (magistrature, etc.), le versement de pensions de réversion. Tout cela représente des avancées, mais ce ne fut pas sans difficultés dues au fonctionnement gouvernemental, aux tensions à l'intérieur des ministères. À cette époque, portée par ces mesures et par les lois Veil, la condition des femmes a évolué.

En 1977, Michel d'Ornano, à la tête des Républicains indépendants, l'invite à rejoindre sa liste pour l'élection du premier maire de Paris. Dans sa profession de foi, Françoise fait état de son passé de résistante. Mais le sénateur Maurice Bayrou, compagnon de la Libération, porte plainte pour port illégal de la médaille de la Résistance ; Françoise aurait bien été désignée, avec sa sœur, pour recevoir cette médaille, mais comme elle n'est jamais allée la chercher, elle ne figure pas dans les listes officielles. L'affaire fait scandale, et elle est obligée de retirer sa candidature.

Après 1977, écœurée par la politique, elle s'engage autrement, écrit des biographies et des essais. Par exemple, « *Le bon plaisir* » aux éditions Mazarine, des biographies « *Cœur de tigre* », A Mahler etc.

Yves Sabouret, dirigeant français des médias et homme politique, parle de Françoise Giroud en ces termes (colloque du Luxembourg sur la cinquième République):

C'est « *Une femme intelligente, une journaliste, une femme de gauche, réaliste. Ni énarque, ni parlementaire, [mais] agrégée ès vie, [Françoise est] un loup dans la bergerie* ».

Françoise est maintenant très connue du public, elle est en une de Paris-Match. Certains continuent de critiquer ces « femmes alibis », et de s'opposer à la montée en puissance des femmes en politique.

Elle sait admirablement dresser un portrait :

« *Je l'ai bien connu, en effet, quand il était encore un oiseau de feu, beau, timide, ardent... Ce qu'il voulait ? Le pouvoir... Plus tard, je l'ai vu traverser de terribles épreuves, l'affaire des fuites, l'affaire de l'Observatoire, sans qu'il ait perdu, un instant, son sang-froid. Si: une fois, j'ai vu des larmes dans ses yeux quand il s'est cru perdu. Quand je [le] lui ai dit, il a nié. Lui, des larmes? Jamais... En cinquante ans, nous avons fait un long chemin côte à côte, où je l'ai vu, fidèle en amitié comme personne, infidèle en amour comme tout le monde, délicat envers ceux qui lui étaient chers, économe de ses sentiments, et, très généralement, impénétrable. Secret. Coriace. Toujours souverain de lui-même. Jusque dans la douleur de ses derniers moments...* » Françoise Giroud, Chienne d'année, 1995, à propos bien sûr de François Mitterrand.

« *L'égalité, [dit-elle,] sera établie quand il y aura des femmes médiocres en politique à des postes importants* »

« *Ne jamais écraser, une devise. Ne jamais se laisser écraser, une résolution* »

Elle a quelquefois des regrets : « *Il m'est arrivé d'écrire des articles virulents et, par conséquent, de blesser les personnes que je mettais en cause* ».

Sa fille, Caroline Eliacheff, témoigne dans le Journal du Dimanche, en 2011 :

« *Je n'ai jamais manqué de lire un seul de ses articles, le meilleur d'elle-même; ses romans sont mauvais, ses biographies sont des biographies de journaliste et je souffre en lisant ses livres personnels parce que j'ai l'impression de regarder par le trou de la serrure. Idem pour Françoise, de Laure Adler. Ma mère a été une journaliste exceptionnelle et une féministe qui n'aurait jamais laissé un homme faire des tâches ménagères. Laure Adler en a montré sans complaisance mais sans haine la complexité, la grandeur et les faiblesses. Françoise avait le cuir tanné. Ma mère et mon père ne m'ont jamais dit qu'ils étaient juifs. J'ai été élevée dans la religion catholique. Mon père, apatride, m'a dit une fois qu'il était apatride et m'a coupé de sa famille. À la maison, il régnait un silence abyssal sur l'histoire familiale... Trop de non-dits. L'histoire, surtout celle de mes parents, que je croyais unique, était inscrite dans l'Histoire, avec un grand H. Un soulagement. Ma mère avait avec mon frère des rapports impossibles. Tout était compliqué* ».

En 1979, elle participe à la création d'« Action contre la faim », dont elle assurera un temps la présidence, elle écrira des chroniques dans « Le Nouvel Observateur », « Le Journal du Dimanche », rejoindra en 1992 le jury du prix Femina, travaillera avec Bernard Henri Lévy, en 1999 elle signe un appel pour la mort dans la dignité. Le passé encombre écrira-t-elle... »

Elle trouve un équilibre auprès d'Alex Grall qu'elle accompagne avec dignité, redoutant elle-même la mort et la vieillesse.

IX. Conclusion :

On lui a demandé un jour ce qui restera, d'après elle, de ses écrits ; curieusement, elle répond « Charonne », écrit le 15 février 1962, et « La mort de Marilyn Monroe », le 9 août 1962. » (entretien avec Martine de Rabaudy)

Pour conclure

Christophe Barbier, patron de l'Express, écrit en janvier 2011 :

« C'est à la manière d'une lame que Françoise Giroud traversa l'histoire de la presse dans la seconde moitié du vingtième siècle. *Lame chauffée à blanc dans les combats et éditoriaux, qu'il se soit agi d'engagements partagés avec Jean-Jacques Schreiber, comme la lutte pour la décolonisation, ou de luttes plus personnelles, tel son féminisme raisonné. Une lame aiguisée chaque matin sur son talent, talent d'écriture mais aussi d'existence. Françoise Giroud sut affronter, séduire, convaincre, corriger tout au long de sa carrière. De la vie parisienne elle flirta avec les légèretés et épousa les révolutions. Dénicheuse de talents, défricheuse d'idées, elle inventa l'une des plus belles définitions du journalisme : « celui qui lève le voile ». À L'Express, nous sommes fidèles à cette Françoise-là. Cette passionnée paya, bien sûr, la rançon de sa différence. De ses douleurs intimes, dont les déchirements amoureux avec JJSS ne furent pas les moindres, à ses errances d'ambition, Françoise Giroud traversa bien des ombres sur son chemin éclatant. L'amour-propre lui fait commettre des erreurs, voire des injustices; la volonté l'entraîna jusqu'à l'entêtement, voire l'aveuglement. Et elle devint, à L'Express, un mythe, c'est-à-dire, un peu, une prison pour elle-même... »*



Elle demeure une femme complexe, une femme de tête engagée dans les luttes, une pionnière, une femme de plume. Mais aussi une femme de cœur, aux multiples blessures, surtout une femme libre : « *je suis une saltimbanque* » disait-elle un jour où on l'avait invitée pour recevoir une décoration.

« *C'est une guerrière, lisse à l'extérieur, morcelée à l'intérieur* »
 Laure Adler, entretien pour Paris-Match 16 mai 2012.
